

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

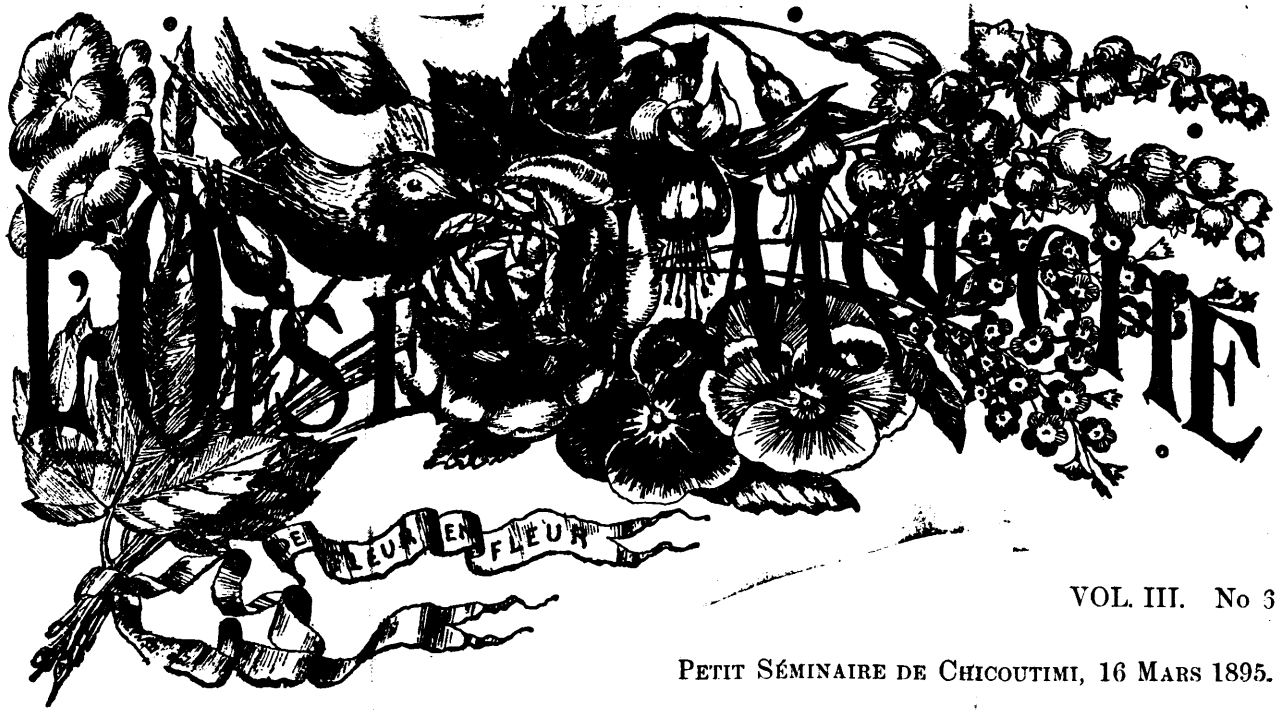
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINT-ALPHONSE

(Suite)

Sais-tu que tes affaires vont bien, toi, Jean !—Oui, pas mal, Dieu merci ! Monsieur le curé.—Comme tu es un homme de talent, tu ne refuseras pas le marché que je vais te proposer. Tu as de l'argent dans ta poche ; il ne te rapporte aucun profit ; de plus tu peux être tenté de le dépenser plus ou moins à propos. Veux-tu le faire profiter ? veux-tu le mettre en sûreté ! Voici ce qu'il y a à faire. J'ai une belle taure de deux ans à vendre ; elle a bonne santé, sera une excellente laitière et rapportera bientôt du profit ; tu as ce qu'il faut pour la nourrir : il faut que tu l'achètes.—Ça a du bon sens ce que vous dites là, Monsieur le curé ; mais quel prix voulez-vous de votre animal ?—Dix piastres comptant, mon cher Paul.—J'accepte, Monsieur le curé ; voici les dix piastres. Je ne serai pas tenté de les prêter au premier venu et de perdre ainsi capital et intérêt, comme ça m'est arrivé plusieurs fois.—Merci, mon Paul ; tu viens de me prouver que tu es un homme sage ; continue." Quand Paul était parti, Monsieur le curé s'asseyait à son bureau le sourire sur les lèvres. Il ouvrait un tiroir ; y déposait un beau dix piastres ; refermait avec soin le tiroir ; ouvrait ensuite un gros cahier, y écrivait quelque chose, refermait le cahier ; et enfin il se relevait en poussant un grand soupir de soulagement et de satisfaction. Pierre avait payé la fabrique.

En très peu de temps Monsieur Potvin prit une connaissance parfaite non seulement des affaires de la fabrique, mais encore des affaires de chacun de ses paroissiens. Cela inspira immédiatement confiance en ses aptitudes financières, et l'on se mit à payer la dette de la fabrique avec enthousiasme, comme il le dit lui-même dans une lettre qu'il écrivait à son Ordinaire.

La confiance qu'inspiraient son zèle pour le salut des âmes et ses vertus héroïques était encore plus grande. Monsieur Potvin ne marchandait pas quand il s'agissait de l'observation de la loi de Dieu. Il était sévère pour les autres, mais encore plus pour lui-même, et ses mortifications continuelles entraînaient ses paroissiens à sa suite sur le chemin difficile de la vie chrétienne.

Sa voix avait cet accent d'énergie et de décision qui ne souffre pas de réplique et brise l'orgueil des coupables ; mais, à l'occasion, dans l'intimité surtout, elle se faisait douce, caressante, suppliante même. Tout le monde, à Saint-Alphonse, se rappelle encore l'apostrophe qu'il lança, un des premiers dimanches après son arrivée, à quelques jeunes gens qui badinaient pendant le sermon. On vit tout de suite avec quelle intensité il voulait que le temple de Dieu fut respecté. Les coupables ne retombèrent plus dans la même faute, et ne gardèrent pas rancune à leur curé de cette réprimande qui n'avait que la gloire de Dieu pour motif. (A suivre) DERFLA.

LES JOURNAUX

—Le *Courrier de Charlevoix*, publié à la Baie Saint-Paul (Charlevoix), hebdomadaire ; \$1.00 par année. Nous applaudissons à la fondation de cet organe du comté de Charlevoix qui a tant d'intérêt pour nous, et lui souhaitons beaucoup, beaucoup d'abonnés.

—La *Sentinelle* [hebdomadaire ; \$1.00 par an ; publié à Mattawa, Ont.] Vivement nous avons crié à la mort de ce journal si franchement catholique. Mais le voici revenu après quelques mois, avec ses vaillantes allures d'autrefois. Nos félicitations et bons souhaits.

—Nous recevons, avec le plus grand plaisir, les trois numéros déjà parus du *Bulletin des recherches historiques*, revue mensuelle, in-8o, fondée par M. P.-G. Roy. Nous souhaitons et nous espérons que cette publication recevra tout l'encouragement qu'elle mérite. C'est précisément aux études d'histoire que nos compatriotes sérieux s'attachent de façon spéciale, et il serait étrange de les voir se désintéresser d'une entreprise faite pour offrir de nouveaux aliments à leur attention. Une revue historique, remplie des travaux d'érudits comme MM. Sulte, LeMoine, J.-E. Roy, P.-G. Roy, Myrand, P. Gagnon, ne peut attendre au succès.—\$2.00 par année ; P.-G. Roy, 9, rue Wolfe, Lévis.

LE CONCOURS DE JOURNALISME

C'est aujourd'hui que les concurrents doivent nous remettre leurs travaux, que nous transmettrons à M. J.-D. Guay, rédacteur du *Progrès du Saguenay*, qui a voulu instituer ici ce prix de journalisme. L'examen de ces compositions se fera dans les conditions que déterminera M. Guay lui-même. Nous donnerons, aussitôt que possible, le résultat de ce concours.

LA SÉANCE DU 29 MARS

Nos acteurs, avec le concours de M. Rivard, notre professeur de déclamation, et de M. J. Lachance, ancien élève, préparent une grande soirée pour le vendredi, 29 mars. On jouera *Le Gondolier de la mort*, drame vénitien en trois actes, par Ch. Le Roy-Villars, l'auteur des *Piastres Rouges*. Il paraît que les deux pièces se valent pour la perfection de la facture, et l'intérêt poignant des situations. Ce drame a été publié l'année dernière, et n'a peut-être pas été représenté encore dans la Province.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 16 MARS 1895

Nous avons laissé prévoir, il y a un certain temps, l'envoi des comptes d'arrérages pour abonnement à L'OISEAU-MOUCHE. Cela se fait avec ce numéro. Nous espérons que l'on ne s'offensera pas du procédé, mais qu'au contraire on fera preuve de vaillance en face du devoir ! On verra là une marque d'encouragement à donner à nos humbles efforts, et.....on la donnera. Beaucoup de nos abonnés, nous le croyons, ne savent plus où ils en sont avec l'Administration du journal ; quel plaisir ils vont avoir à l'apprendre ! Quelle joie de pouvoir se mettre en règle avec leurs obligations ! Heureux retardataires !

QUE FAIRE ?

Il y a quelques semaines, nous faisons remarquer, dans un premier-Chicoutimi, que le mot *bimensuel* signifie : "tous les deux mois ;" et nous attirions là-dessus l'attention de l'*Essai*, de Montréal, qui se proclamait *bimensuel* tout en paraissant deux fois par mois. Cette revue, dont la publication est interrompue depuis le 1er janvier, va reparaitre bientôt, nous dit-on, comme *hebdomadaire*. Voilà un moyen assez énergique de se corriger.

En tout cas, nos cercles littéraires se sont occupés de la question ; maintes discussions se sont élevées sur le sens des expressions *bimensuel*, *bi-hebdomadaire*, etc., et nous avons joliment étudié le sujet sous toutes ses faces. Il sera peut-être utile de consigner ici ce que nous avons trouvé.

D'abord, que disent les autorités, touchant le véritable sens de ces expressions ?

Quand il s'agit de philologie, le

Maître incontesté, c'est Littré. Eh bien, consultons-le.— Nous lirons ce qui suit, dans le *Supplément* (1886) de son grand *Dictionnaire de la langue française* :

† [1] BI-HEBDOMADAIRE, adj. Qui se fait, qui paraît toutes les deux semaines.

— Rem. C'est à tort que l'on prend bi-hebdomadaire comme signifiant : qui se fait, se publie deux fois par semaine. Il faut dire en ce sens : semi-hebdomadaire.

† BIMENSUEL, ELLE, adj. Qui se fait, qui paraît tous les deux mois, par opposition à semi-mensuel, qui s'applique à ce qui se fait, qui paraît deux fois par mois.

— Rem. C'est une erreur de prendre bimensuel pour exprimer deux fois par mois. Bisannuel signifie non pas deux fois par an, mais qui se fait tous les deux ans, qui dure deux ans. Bimensuel ne veut pas plus dire deux fois par mois que trimestriel ne veut dire trois fois par mois."

Voyons maintenant quel est, sur les mêmes mots, l'avis du *Dictionnaire des Dictionnaires*, de Mgr Guérin, ouvrage publié aussi en 1886, à ce qu'il semble :

BI-HEBDOMADAIRE, adj. Qui se fait, qui paraît toutes les deux semaines. || Rem. On le confond à tort, quelquefois, avec *semi-hebdomadaire*, qui signifie deux fois par semaine.

BIMENSUEL, ELLE, adj. [de *bi* et *mensuel* ; mot formé sur le modèle de *bisannuel*]. Néol. Qui se reproduit ou qui paraît tous les deux mois.

Le Bescherelle que nous avons ici n'est pas d'édition assez récente pour que ces mots nouveaux y soient mentionnés. Mais, par contre, nous pouvons encore citer une opinion d'une valeur très considérable, celle de l'*Enseignement chrétien*, organe de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne", publié à Paris. L'Alliance des maisons d'éducation chrétienne est une association composée de presque tous les séminaires et collèges libres de France. (Le Séminaire de Chicoutimi a l'honneur d'y être affilié, depuis l'automne dernier.) L'*Enseignement chrétien* paraît deux fois par mois, et, jusqu'aux vacances dernières, portait en sous-titre : revue bimensuelle. Or, sur le premier numéro paru après les vacances (1er octobre 1894), le sous-titre était : revue *semi-mensuelle*, et on pouvait lire ce qui suit, à la page 478 :

— A partir d'aujourd'hui, on pourra lire, sur la couverture de l'*Enseignement chrétien*, les mots *revue semimensuelle*, au lieu de *revue bimensuelle* qui y figurait à tort jusqu'ici. En effet, c'est une erreur, assez commune au reste, de prendre *bimensuel* pour exprimer deux fois par mois.

Bimensuel veut dire qui se fait, qui paraît

[1] Le signe † indique que le mot n'est pas dans le Dictionnaire de l'Académie.

tous les deux mois, de même que le mot *bi-annuel*, très usité en botanique et chez les jardiniers, signifie non pas, deux fois par an, mais qui dure deux ans, qui se fait tous les deux ans. Bimensuel ne veut pas plus dire deux fois par mois, que trimestriel ne veut dire trois fois par mois. Cette manière de voir est confirmée par l'usage de la langue latine, qu'il faut évidemment consulter, quand il s'agit de mots tirés du latin. *Semi-annuus* signifie d'une demi-année, tandis que *biennus*, *biennalis* signifient de deux ans ; de même *bimestris*, *bimestrans* veulent dire de deux mois, et non pas de quinze jours. De là les mots bimestre, trimestre, semestre employés comme adjectifs encore au XVIIIe siècle, et que nous avons remplacé par des mots plus longs et plus lourds : bimensuel, trimestriel, semestriel. C'est donc par erreur que l'on trouve le mot *biquotidien* employé dans le sens de deux fois par jour ; il faut dire, en ce cas, des ablutions *semiquotidiennes*. En résumé, pour indiquer à quels intervalles réguliers paraît un journal ou se décerne un prix, voici la série graduée des expressions que l'on peut employer : semiquotidien, quotidien, biquotidien (tous les deux jours), semi-hebdomadaire, hebdomadaire, bi-hebdomadaire (toutes les deux semaines), semimensuel, mensuel, bimensuel, (tous les deux mois), trimestriel (1), semestriel, annuel, biennal ou bisannuel, triennal, quadriennal ou quadriennal, quinquennal, sexennal, septennal, décennal, quinquennal, centennal.

Il n'est pas inutile de noter qu'en octobre le directeur de cette excellente revue était M. l'abbé E. Ragon, agrégé de l'Université, professeur à l'Institut catholique de Paris, auteur de plusieurs ouvrages d'enseignement.

Si nous ne nous faisons illusion, le sujet est épuisé, au point de vue étymologique, et nous ne croyons pas que personne énonce un avis contraire au sentiment des autorités que l'on vient d'entendre.

Cependant, en pratique, que voyons-nous ?

D'abord, c'est l'*Univers*, l'illustré *Univers*, qui, en tête de son édition de tous les deux jours, imprime : *Edition semi-quotidienne* (ce qui signifie : édition publiée deux fois par jour).—Avis à la *Vérité*, de Paris, qui pourrait peut-être se rattraper un peu là-dessus.

Pour ce qui est de la France, les considérations que font Littré et l'*Enseignement chrétien* indiquent assez que l'usage n'y est pas toujours conforme aux principes ; et, spécialement, la revue constate que l'on y commet assez communément l'erreur de prendre "bimensuel" à contre-sens.

En Canada, non seulement l'erreur sur ce point est "assez commune," mais elle est générale. Il

(1) *Quadrimestriel* n'existe pas, mais pourrait fort bien s'employer. *Quadrimestre* est dans le supplément du dictionnaire de Littré.

n'y a que peu de temps, la *Croix du Canada*, de quotidienne qu'elle était, se mit à paraître seulement deux fois par semaine. La nouvelle a fait aussitôt le tour de la presse : or, presque tous les journaux ont annoncé que la *Croix* devenait "bi-hebdomadaire". Jusqu'à la *Vérité* (de Québec), elle qui jouit en cette matière d'une sorte d'impeccabilité, jusqu'à la *Vérité* qui employa la même expression dans le sens de "deux fois la semaine." Du reste, la *Croix* elle-même, comme aussi le *Trifluvien*, se disent "bi-hebdomadaires," quoique étant publiés deux fois par semaine ; et pourtant, on soigne la langue dans ces journaux si bien rédigés.

Le comble, c'est l'OISEAU-MOUCHE, qui parle comme on voit, et dont les formules de *comptes* et de *quittances* portent que notre journal est bimensuel (publié tous les deux mois) — Quand nous avons reproché à qui de droit ce crime effroyable de lèse-correction, imagine-t-on comment on s'est excusé ? On nous a fait lire ce qui suit dans le petit *Dictionnaire Guérin* (édition Mame, 1895) :

BIMENSUEL, ELLE. adj. Qui a lieu deux fois par mois : *publication bimensuelle.*

Comprenne qui pourra ! D'après le grand *Dictionnaire Guérin*, Bimensuel signifie : Qui paraît tous les deux mois ; d'après le petit *Dictionnaire Guérin*, ce mot veut dire : Qui a lieu deux fois par mois. Nous voilà bien avancés !

Ce même petit GUÉRIN ne donne pas les expressions *bi-hebdomadaire*, *bi-mensuel*.

Le petit LAROUSSE (éd. de 1885) ne contient qu'un seul de ces néologismes, *bimensuel*, et lui donne ce sens : Qui a lieu deux fois par mois, ce qui ne l'empêche nullement, par une contradiction flagrante, de donner, dans la même page, au mot *bisannuel* le sens de *deux ans*, et non de *deux fois l'an*.

En résumé, d'une part, nous avons l'autorité des grands dictionnaires et de l'une des principales revues pédagogiques de France ; de l'autre, il y a l'usage, il y a les petits dictionnaires, il y a l'*Univers* et presque tous nos journaux de la Province. Que faire, en pratique ? Faut-il prendre parti pour l'aristocratie de la science, ou pour la démocratie de l'usage ? Faut-il résister au courant ou le suivre ?

Sur cette question, qui n'est que de détail, sans doute, mais qui

n'est pas dépourvue d'intérêt, nous voudrions bien avoir l'avis, de l'*Enseignement primaire*, du *Journal de l'Instruction publique* et de la *Vérité*, qui ont une compétence particulière en ces sortes de sujets..

ORNIS.

ETUDE SUR LE SYSTEME DES BANQUES CANADIENNES

(Suite)

La loi permet aux banques d'ouvrir des succursales, agences ou bureaux, dans n'importe quelle partie de la Puissance et d'y faire le commerce des espèces et lingots d'or ou d'argent, escompter et prêter, faire des avances sur la garantie de lettres de change, billets et autres effets négociables, ou encore sur la garantie des actions, obligations et débetures de corporations municipales ou autres ; et elles peuvent faire telles autres opérations qui se rattachent en général au commerce de banque. Mais elles ne peuvent pas faire d'avances sur la garantie d'aucune action de leur capital social ou de celui d'aucune autre banque, et elles ne peuvent, ni directement ni indirectement, faire des prêts ou avances sur une garantie hypothécaire (Sec. 64 de l'Acte des banques).

Disons un mot de l'excellence du système de succursales par rapport à l'emprunteur.

Dans un pays où l'argent accumulé chaque année, par l'économie de ses habitants, ne dépasse pas le montant requis pour les nouvelles entreprises, il est évident que le système de banque qui ramasse le plus complètement ces épargnes et les met à la disposition de l'emprunteur, là où il se trouve, est le meilleur. Par ce moyen, l'excédant de l'épargne, dans telle localité sert aux, nouvelles entreprises de telle autre localité où l'épargne est bien moindre que le capital requis.

Au Canada, nos banques, ayant vingt-cinq à cinquante succursales, disséminées dans toutes les parties du pays, ramassent facilement tous les dépôts.

Telle succursale, située dans un endroit où l'épargne dépasse le montant d'argent requis pour les nouvelles entreprises, remettra au bureau principal ce surplus ; à son tour, le bureau principal fournira l'argent nécessaire à telle autre succursale, située dans une localité ayant besoin d'un plus grand capi-

tal que le montant reçu en dépôt.

Par ce moyen la distribution de l'argent se fait tellement bien, que la différence du taux de l'intérêt payé par nos grands commerçants de Montréal ou de Toronto et n'importe lequel de nos marchands de campagne, n'est pas plus de un à deux pour cent.

* * *

Les banques payent à leurs déposants, au Département d'épargne, un intérêt de 3 à 4 0/0. En cas de faillite, la réclamation des déposants vient en second lieu, les porteurs de billets étant les premiers. Malgré cela, il n'y a probablement pas de pays offrant une aussi grande sûreté.

Au 31 août dernier, les déposants avaient une réclamation de \$176,000,000. Avant qu'ils aient à subir une perte, les actionnaires perdront en capital \$62,000,000, double responsabilité \$62,000,000 et un fond de réserve de \$27,000,000 ; en tout \$151,000,000.

Donc, n'ayez aucune crainte de déposer votre argent dans une de nos banques ; il y sera en sûreté, beaucoup plus que si vous le mettiez dans le tiroir d'un buffet, comme faisaient les bons vieux d'autrefois.

D.

PHILOSOPHIE DE TOUT LE MONDE

(Suite)

L'ÊTRE RÉEL

Le néant est l'absurdité éternelle ; l'Artiste créateur ne peut le concevoir ; il ne peut pas être.

Le possible, qu'on appelle aussi essence pure, a sur le néant le suprême avantage d'être une des idées de l'Artiste qui donne l'être, et d'avoir son équivalent dans l'Être infini. Toutefois, à proprement parler, il manque quelque chose au possible pour mériter le nom d'être ; et c'est surtout à cause de l'insuffisance de notre langage que nous affirmons l'être de lui en l'appelant l'être possible.

Pour être par eux il faut parler ; pour être marcheur il faut marcher ; pour être chanteur il faut chanter ; pour mériter le nom d'être, il faut faire l'acte d'être. Or le possible ne fait pas l'acte d'être. Il n'est donc pas. Mais il peut recevoir l'acte d'être ; il peut devenir son sujet ; il peut être.

D'autre part l'acte d'être, quand il est donné, a besoin d'être reçu dans quelque chose, dans un sujet : car ce n'est pas tout d'être ; il faut être ceci ou cela, ange, homme, arbre, etc..... Tout être donc, qui a été possible avant d'être réel, se compose de l'acte d'être et de son sujet l'essence, ou comme l'on dit ordinairement, d'essence et d'existence. C'est par l'acte d'être ou existence qu'il est ; c'est par

l'essence qu'il est ce qu'il est, ange, homme, arbre, etc.

L'acte d'être indépendant, celui qui n'est ni donné ni reçu, l'acte d'être subsistant sans sujet se spécifie par lui-même; et il est pour la même raison qu'il est tel être. Chez lui l'essence et l'existence sont une seule et même chose. Il est autant qu'on peut être; il est infini: c'est Dieu.

Résumons-nous. L'être réel, c'est ce qui fait l'acte d'être. Il y a un être réel qui a reçu cet acte, c'est l'être fini; il y a un être, le plus réel des êtres, qui n'a pas reçu cet acte, et c'est l'Être infini.

DERFLA.

LA LECTURE AU COLLÈGE

DE SA NÉCESSITÉ

(Suite)

Ce n'est pas tout d'acquérir des connaissances étendues et variées. La science peut suffire à l'instruction, non à l'éducation. Divers éléments prennent part à la formation intellectuelle. En tous cas, c'est affaire de temps, de travail et de patience. On conçoit que l'esprit, pour se développer, ait besoin, comme le corps, d'activité et d'exercice. Ce n'est ni tout d'un coup ni sans une action énergique que l'homme, en tant qu'être raisonnable, s'élève jusqu'à la virilité. Rien n'est plus juste que cette expression d'*humanités* ou *lettres plus humaines, belles-lettres* [*humaniores litteræ*], donnée aux études par lesquelles s'opère l'accroissement intellectuel. Cette œuvre de formation humaine, comporte, dans sa matière et dans sa fin, un double objet: la pensée et la parole. La pensée, voilà l'aliment de l'intelligence. Mais l'homme n'est pas un pur esprit. Pour entendre et être entendu, il a besoin du secours des mots. C'est pourquoi la connaissance des langues a toujours été considérée comme essentielle à l'éducation, laquelle consiste, en deux mots, à s'approprier la quintessence de la pensée humaine par l'étude des plus hautes manifestations du verbe humain. Dans ce travail, une part est principale, une autre est secondaire. La première réside dans l'ensemble des exercices faits en commun sous la direction d'un maître: c'est la *classe* proprement dite. La seconde embrasse les travaux dus à l'initiative particulière. Et ici se place en premier lieu la lecture.

La brièveté du cours d'études, l'obligation pour chacun de participer au devoir de tous, la nécessité où l'on est de s'appesantir sur quelques textes choisis, les plus propres, il est vrai, à développer les facultés intelligentes, le très grand nombre d'œuvres parfaites léguées par le génie à l'humanité, sont autant de causes qui empêchent l'éducation de sortir tout son effet. Un esprit curieux et avide d'apprendre sait pourtant combler les lacunes laissées par le travail commun. Et c'est par la lecture qu'il y atteint: lecture des classiques anciens que ses années d'études l'ont déjà mis en état de comprendre assez pour en goûter le charme délicat, lecture surtout des ouvrages écrits dans sa langue maternelle, véritable trésor, si c'est le français.

Saint Basile compare l'âme humaine en voie de formation à un arbre dans sa croissance. La vérité divine est pour elle l'élément essentiel, la sève féconde qui lui fera pousser un tronc et des rameaux vigoureux

et produire du fruit dans la saison. La sève humaine, en recouvrant cet arbre de feuilles, loiu de le déparer, lui apporte une beauté nouvelle. On peut appliquer cette comparaison, en la modifiant quelque peu, à l'objet qui nous occupe. L'esprit grandit à l'instar d'un arbre. Les rudes labeurs de la traduction, de l'imitation, de la composition, lui fournissent des principes de vie durables: ce sont les racines, le tronc, les branches, la sève. Les exercices privés, et surtout la lecture intelligente des bons auteurs, revêtent l'arbre de verdure et de fleurs.

Mais il y faut de l'effort et de la méthode. Les facultés intellectuelles sont essentiellement actives et doivent obéir à la raison comme à leur reine. Si l'arbre reçoit beaucoup des éléments au milieu desquels il vit et se trouve plongé, du soleil qui l'inonde, de l'air qu'il absorbe, de la rosée qu'il boit, de la fraîcheur qui le vivifie, il trouve dans la fécondité du sol un agent puisant qui lui tient lieu d'activité. A plus forte raison, l'homme, doué de raison et de liberté, doit-il apporter à sa formation un concours énergique et ordonné. *Multus labor, multa in labore methodus, multa in methodo constantia*: telle était la devise des durs travailleurs du moyen âge; c'est le secret de faire bien et beaucoup en peu de temps.

Il ne suffit pas d'acquérir. Un moment vient qu'il faut produire à son tour. Ce qu'on a reçu des autres, on doit le rendre, transformé et perfectionné. Devenus des hommes, chers jeunes gens, vous vous ferez gloire de contribuer par la parole et la pensée à élever vos semblables à la condition d'hommes. Vous vous serez préparé les plus nobles occupations et les plus délicates jouissances. Il est donc nécessaire, pendant que vous grandissez vous-mêmes, de parer à cette éventualité, je dis plus, de prévoir efficacement cette condition indispensable de l'éducation que vous recevez. Il faut vous disposer, par le commerce assidu de tous ceux qui ont le mieux pensé et le mieux écrit, à remplir un jour ce devoir essentiellement humain. Il faut vous rendre capables de manier la langue admirable que vous parlez avec entente et souplesse; il faut acquérir un style alerte et vivant: le style, c'est l'âme, c'est la vie, c'est l'homme même, qui sait se traduire en entier. Il faut étudier à fond votre langue, ses origines, sa nature, sa grammaire, ses ressources, ses finesses, ses beautés, ses nuances. Impatients de communiquer vos idées, que n'aurez-vous pas besoin d'un langage éloquent et flexible? Prenez aux uns leur élévation, aux autres leur retenue, à tous le naturel. Demandez à Bossuet sa haute simplicité, à Bourdaloue sa correction, à Fénelon son élégance, à Massillon sa richesse, à Pascal sa nerveuse précision, à Descartes sa science de la période, à Corneille ses élans incomparables, à Despréaux le miracle de son bon goût, à Racine le secret du nombre et de l'harmonie, à La Fontaine le génie français même, à La Bruyère l'infinie variété, à Sévigné la pureté sans égale, à De Maistre, la majorité et la force, à Veuillot presque tout cela à la fois. Quelle galerie admirable! et elle est incomplète! Joignez à tous ces dons ceux qui vous appartiennent en propre. Fécondez le tout par l'exercice, et que, de tous ces traits empruntés, ressorte une figure nouvelle que l'on reconnaisse dans la vôtre. Semblables à l'abeille, faites des sucs que vous avez recueil-

lis çà et là un composé délicieux qui soit votre miel. Parlez, écrivez alors; vous êtes en état de concourir avec fruit à l'œuvre la plus éminemment belle, et haute, et noble, qui soit en ce monde, l'éducation de l'homme.

Tels sont les avantages que procure la lecture pour la formation de l'esprit.

ABNER.

ECHOS DU SEMINAIRE

7. JEUDI—Le congé de la semaine a eu lieu mardi, et aujourd'hui c'est grand congé: la fête de saint Thomas d'Aquin, patron spécial des études du Grand et du Petit Séminaire. Ce matin, communion générale. Puis, à 9 hrs, messe solennelle, chantée par M. l'abbé E. Lapointe. Beau panégyrique du saint, par M. l'abbé Poirier.—Le soir, à 6 hrs, salut du Saint Sacrement: célébrant, M. l'abbé N. Degagné. MM. les Séminaristes ont fait les frais de la musique vocale avec un plein succès. Autel décoré de plantes gracieuses et brillamment illuminé.

10. DIMANCHE—A 9 hrs, au lieu de monter au dortoir, nous allons voir l'éclipse. A la fin, comme ça durait trop longtemps, nous nous sommes éclipsés nous-mêmes, et bien plus vite.

24. JEUDI—Le R. P. Lamontague, C. SS. R., qui fut professeur au Séminaire dans les âges héroïques de la maison, a célébré ce matin la messe de communauté.

COMMENT UNE PLUME DE NEUF ANS "PARLE" DE

LA SEANCE DU 29

MARS

Chère maman,

J'ai eu la rougeole, il y a un mois. Je suis bien à présent. Il y aura une belle séance à la fin du mois. Sûrement vous viendrez, et papa aussi. N'emmenez pas ma petite sœur, elle est trop peureuse. C'est un drame effrayant qu'ils vont jouer. C'est mon cousin qui m'en a parlé, il va faire le sbire dans la pièce. Il a bien de la chance! Il paraît qu'il n'y a rien de plus beau que ce drame-là. Dans la pièce, il y a un homme qui veut se venger de son ennemi, et qui fait voler son petit garçon, pour le faire mal élever. Mais il est bien attrapé, car c'est son petit garçon à lui qui est mal élevé comme cela et qui devient un brigand; je ne sais pas comment ça s'est fait. Et puis il y a un homme qui meurt empoisonné. Je travaille bien et je ne m'ennuie pas trop. Mais j'ai hâte aux vacances. Il paraît que ça va être aussi beau qu'il y a un an, à la séance. Tout le monde dit cela. Ecrivez-moi si vous êtes pour venir. Je vais faire pailer à M. DeLamaine pour tirer le rideau avec W. après les actes; on a une bonne place pour voir sur le théâtre. Il y aura de la musique aussi. Je vous embrasse tous. Et puis je suis

votre fils Z.

NATURALISTE CANADIEN

SOMMAIRE DU No DE MARS

Formation du Saguenay, P.-H. Dumais [Suite].—Our insect friends and insect foes, Rev. T. W. Fyles.—La Diphtérie Lacerte.—Remerciements.—Ce que l'on dit du "Naturaliste"—Photographie: Débouchage des flacons; Le nez en photographie; l'abbé E. P.—A propos de cétacé.—La presse.—Pour ramollir les insectes desséchés.—SUPPL.—Traité de Zoologie [Suite].

LETTRE DE " QUELQU'UN "

Bien cher OISEAU-MOUCHE,

Depuis trois ans tu existes, me dit-on, et depuis trois ans tu progresses. Ceux qui te rédigerent les premiers, petite feuille, avaient aussi des ailes, et ils se sont envolés ; mais leur exemple n'a pas été sans fruits puisqu'aujourd'hui les enfants d'hier sont les rédacteurs du moment ; ta marche ne ralentit pas non plus puisque moi-même, retiré dans ma *miche* et aussi sourd aux bruits du dehors que l'était le *rat moine* de La Fontaine, je te connais aujourd'hui, je t'admire et je t'apporte l'expression écrite de mon admiration. Ne me demandez le pourquoi, ni le comment... J'ai pris d'une main dédaigneuse ce nouvel arrivé ; à son titre léger, à la vue de cet humble format, j'ai balancé longtemps—entre *deux touches*—si j'allais, si je daignerais lire un *journal d'enfants*. Journal d'enfants... sans souillures par conséquent, sans bassesses, sans vils intérêts. Je t'ai ouvert et j'ai conclu que " colonnes à scandales, colonnes à mensonges, à calomnies," étant ajoutées, ton format ne serait pas moins grand que le plus grand de nos journaux politiques et tu pèserais tout autant dans ma main !

Certes tu me pardonneras ce dédain d'un instant, et tu accepteras les encouragements d'un nouveau mais déjà sincère ami. — Forme ces jeunes mains, ces poètes, financiers, littérateurs en herbe encore : un jour, peut-être, tu ne rougiras pas en te souvenant d'eux.—Si tu ne professes pas pour les *vieux* le même dédain dont trop souvent ils usent contre toi, peut-être le vent de l'ouest t'apportera-t-il un jour quelques feuilles tremblantes et vieillottes comme le tronc qui les porta.

Courage, te dirai-je donc, comme cette "*vieille moustache*" à son bambin, tu n'as que trois ans, la vie est longue et le monde est grand !

CHARLETTE.

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

L'ÉGLISE DE SAINT-CLÉMENT

A Rome, les fêtes se succèdent sans interruption. La chose se conçoit facilement, puisque le nombre des églises égale celui des jours de l'année. Hier, la population se portait en foule aux catacombes ;

aujourd'hui, nous la retrouvons encore sous terre, parcourant les nefs de l'église *basse* de Saint-Clément.

Remontons aux temps apostoliques. Clément, noble romain converti par saint Paul, devint son fidèle collaborateur, et sa maison paternelle servit de refuge aux chrétiens. On y érigea un oratoire que Constantin transforma en une basilique qui fut détruite lors du sacre de Rome par Robert Guiscard. Les décombres s'amoncelèrent tout autour au point que le niveau du sol s'éleva, et qu'un siècle plus tard, on posa les fondations d'un nouveau temple sur les ruines de l'ancien. Le souvenir du premier édifice se perdit même dans la suite des âges, et le second passa à la postérité comme étant la basilique constantinienne. Aussi, grand fut l'étonnement, lorsque les pères Dominicains irlandais, en réparant le couvent de Saint-Clément dont ils ont la desserte, découvrirent en dessous, dans les entrailles de la terre, une autre église. Grâce à la générosité de Pie IX et à la persévérance du R. P. Mullooly, on réussit à déblayer le terrain, à vider l'édifice rempli de décombres, et à le reconstruire. La primitive église, après quinze cents ans d'enfouissement, reparut au grand jour, encore tout embaumée du souvenir des temps héroïques du christianisme. C'est elle qui maintenant attire le flot des visiteurs, bien que l'église *supérieure* soit l'une des plus anciennes de Rome, et des plus remarquables par le cachet d'antiquité qui la distingue, et les peintures qu'elle possède. Mais comment résister aux attraits d'un oratoire qui a vu s'agenouiller saint Pierre et saint Paul, Clément et sa famille, et toute cette chrétienté que l'Apôtre enfanta dans les liens de Jésus-Christ !

En ce jour de la fête de saint Clément, ces excavations vénérables sont éclairées par des flambeaux, et de bons Pères sont là pour vous donner des renseignements. On a peine à croire leur témoignage, lorsqu'ils vous font remarquer des murs qu'ils disent remonter à Tarquin le Superbe. De combien d'événements ces lieux n'ont-ils pas été les témoins !

Les reliques les plus précieuses de l'église sont les corps de saint Clément et de saint Ignace d'Antioche, martyr, qui repose sous le même autel.

Saint Clément, envoyé en exil par Trajan, mourut sur les bords

de la mer Noire. Huit siècles plus tard, à la demande du pape, les frères Cyrille et Méthode rapportèrent à Rome ses restes précieux. Consacrés tous deux évêques, Cyrille ne voulut plus se séparer de son trésor, et se fixa dans la Ville Eternelle où il mourut ; quant à Méthode il retourna dans son pays, pour continuer l'évangélisation des peuples de l'Orient. Le pape Léon XIII les a canonisés, et, en souvenir de la translation des restes de saint Clément, il leur a fait construire dans l'église *basse* une chapelle magnifique, toute ruisselante d'or et renfermant des tableaux de prix.

Les peintures les mieux conservées ont trait à l'histoire de saint Alexis, dont le père, le sénateur Euphémien, demeurait sur le mont Cœlius, non loin de la demeure du patricien Clément. On voit le saint étendu mort sous l'escalier qui lui servit de refuge ; l'évêque tient dans sa main le billet qui atteste sa naissance. Plus loin la pauvre mère couvre de baisers l'enfant qu'elle vient de reconnaître, trop tard hélas ! pour la terre.

LES MENDIANTS

En sortant de l'église de Saint-Clément, je retrouvai tous les pauvres que j'avais remarqués en entrant. Il y en a partout, en arrière de l'église et dans le portique, dans tous les coins et à toutes les embrasures, puis vient leur procession qui se déploie au dehors. Tous font entendre les supplications les plus touchantes. On prie, on pleure sur les tons les plus propres à exciter la pitié. C'est un bruit confus et indescriptible de voix qui s'élèvent ou s'abaissent, suivant que les passants sont plus ou moins nombreux. Quelquefois le tout se confond dans une étrange plainte, qu'agrément encore le tintement des sous qu'on agite.

Ce jour-là, je remarquai surtout un malheureux aveugle dans la soixantaine, à genoux sur la terre nue, priant les bras en croix et les yeux au ciel ; à ses côtés une femme implorait la charité. Je l'examinai longtemps, il ne bougea pas ; je me retirai lentement, et j'étais déjà loin que je voyais encore le vieillard, les bras tendus vers les passants.

Qui ne sentirait son cœur ému à la vue de tant de misères ? Ces infortunés, en effet, sont nos frères. Ils sont les membres souffrants de Jésus-Christ et ses représentants sur

la terre. Et voyez comme ils ne cessent de prier pour leurs bienfaiteurs inconnus. Je me rappelle qu'après une faible aumône faite à un pauvre, je voulus lui demander un renseignement ; mais je ne pus en obtenir pour toute réponse que des *Pater* et des *Ave*.

De tout temps la mendicité a été tolérée à Rome. Jamais les papes n'ont cru de leur devoir d'enlever du regard des hommes le spectacle des misères humaines, comme tend à le faire le progrès moderne, politique anti-chrétienne, qui engendre le paupérisme, cette plaie des nations, tandis que la pauvreté est bénie de Dieu. Mais en même temps les pontifes-rois prenaient les moyens de réprimer les abus et de venir au secours des malheureux ; ils fondaient des hospices et des hôpitaux, procuraient de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, et ordonnaient de larges distributions d'aumônes.

Sous le nouveau régime, on ne s'occupe guère de cette classe de citoyens ; aussi le nombre en augmente-t-il rapidement dans la ville usurpée.

C'est surtout en hiver qu'il y a affluence de pauvres à Rome. C'est le temps des étrangers, et on vient jusque des pays voisins pour prendre part à cette manne qui passe. Il se forme alors une population flottante de mendiants, qui se transporte partout où va le flot des pèlerins, comme ces oiseaux de mer qui suivent un navire dans l'espoir d'attraper quelque nourriture. Ils connaissent toutes les fêtes qui se célèbrent chaque jour ; ils sont un calendrier vivant ; et ils s'installent là où doit avoir lieu une exposition de reliques, ou bien l'ouverture des Quarante-Heures, ou encore les premiers vêpres d'un saint Patron. Les pèlerins, de leur côté, se rendent aux mêmes endroits pour satisfaire leur dévotion. Ils sont d'abord surpris de revoir les mêmes pauvres, de reconnaître le soir ceux qu'ils ont rencontrés le matin à une autre extrémité de la ville. Puis ils finissent par se familiariser avec ces figures qu'ils retrouvent partout, et par constater que les mendiants ne sont pas vraiment aussi nombreux qu'ils le paraissent d'abord. Des malins prétendent qu'un pauvre à Rome occupe autant de place que dix personnes en santé.

Il faut avouer que plusieurs font de la mendicité une véritable industrie et acquièrent une habileté

consommée. Tel excelle à tourner dans leurs orbites de grands yeux égarés ; tel sait devenir boîteux au besoin, et même manchot ou vieillard courbé par les ans. On commence si jeune à pratiquer le métier ! Petits garçons et petites filles vous arrêtent déjà dans la rue, et vous poursuivent jusque dans les églises pour vous demander un *solido*. Ils savent déjà à cet âge tous les secrets de l'art. On voit même des bébés dans les bras de leurs mères, tendre la main et se composer une physionomie suppliante. Jugez si pareille vocation, reçue en héritage des parents et pratiquée au sortir de l'enfance, obtiendra son parfait développement.

Il y a donc des abus, mais où n'y en a-t-il pas ? D'ailleurs si votre bonne foi peut être surprise, le mérite de votre bonne œuvre n'en peut être diminué : *Celui qui donne aux pauvres, prête à Dieu*, et Dieu rend au centuple le verre d'eau donné en son nom.

LE CORSO

La place du peuple est située au nord de Rome, non loin de l'endroit où le Tibre fait son entrée dans la Ville Éternelle. De là partent trois rues qui sont comme les artères du quartier le plus peuplé de la capitale ; celle de droite, la *via di Ripetta*, longe le fleuve ; à gauche, la rue *del Babuino* se rend à la place d'Espagne et se prolonge jusqu'au Quirinal. Le Corso s'avance au milieu et aboutit à la place de *Veise*.

Cette partie de la ville comprend l'ancien *Champ de Mars*, vaste plaine où la jeunesse s'exerçait jadis au maniement des armes et aux rudes travaux de la guerre. La voie Flaminienne le traversait sous le nom de *via lata* ; elle a été remplacée par le Corso, ainsi appelée à cause des courses de chevaux qui s'y faisaient.

Le Corso, cette grande rue du moyen âge, paraît bien petit auprès des boulevards modernes, et il est beaucoup trop étroit pour les flots de la multitude qui s'y pressent. Sur les deux heures avant l'Ave Maria, ses trottoirs sont encombrés par une multitude tellement compacte, qu'elle doit se répandre au milieu de la rue pour pouvoir circuler. En même temps les brillants carrosses de l'aristocratie romaine l'envahissent ; car, à cette heure, tous les descendants de la vieille noblesse et les aspirants à la nouvelle font le tour du

Pincio et traversent le Corso. Ce cortège des représentants des plus illustres familles du pays offre un beau spectacle. On admire leurs manières dist ; inguées les matrones romaines, surtout, se font remarquer par un air de grandeur sans affectation, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Sans doute, il se trouve quelques-uns de ces personnages qui s'imaginent être de noble lignée, parce qu'ils peuvent se payer le luxe de cette promenade à la mode, sous les regards du premier peuple de l'univers.

J'oubliais un détail qui a son importance à Rome ; c'est celui du chien de compagnie. Il paraît jouer un rôle d'honneur dans le monde fashionable, et vous le voyez même au milieu de la famille dans les voitures de gala.

Sur la rue, souvent l'enfant est dans les bras de la nourrice qui précède la mère, et celle-ci a soin du gentil animal qu'elle tient en laisse : on avance, on recule, on arrête suivant les caprices du gracieux prisonnier. Les hommes, de même, qu'on pourrait croire pressés s'ils n'étaient pas romains, s'en font les esclaves.

Si on entre dans une église, il faut attacher l'animal à la porte et ce n'est pas toujours facile ; les Romains, qui se montrent toujours d'une grande familiarité avec le bon Dieu, simplifient l'affaire en l'amenant avec eux dans le lieu saint. C'est ainsi que j'y fus, un jour, fort surpris d'entendre des bruits de grelots derrière moi ; je me retournai et j'aperçus un individu de la race canine que Monsieur retenait tout en priant, et qui, moins recueilli, tournait au bout de sa chaîne et était la cause de ce son étrange qui m'avait d'abord étonné.

(A suivre)

LAURENTIDES.

LES PREMIERS ET SECONDS EN FÉVRIER

- Philosophie senior* : 1er, M. P. Gagné ; 2e, M. T. Dufour.
Philosophie junior : 1er, M. A. Gaudreault ; 2e, M. Lad. Tremblay.
Rhétorique : 1er, M. Alph. Huard ; 2e, M. Eug. Bélair.
Belles-Lettres : 1er, M. Ach. Tremblay ; 2e, M. Jos. Sheehy.
Versification : 1er, M. F.-X. Allard ; 2e, M. Edm. Duchesne.
Humanités : 1er, M. J.-Chs Gagné ; 2e, M. J. Le Delsé.
Quatrième : 1er, M. Pierre Tremblay ; 2e, M. Benj. Bouchard.
Troisième : 1er, M. J.-A. Gagné ; 2e, M. Ths Topping.
Seconde : 1er, M. Jean Brassard ; 2e, M. Diego Villeneuve.
Première : 1er, M. Vict. Morin ; 2e, M. Jos.-A. Goulet.